

# le moyen français

*revue d'études linguistiques et littéraires dirigée par giuseppe di stefano*

---

## LA RECHERCHE

### Bilan et Perspectives

Actes du Colloque international

Université McGill, Montréal, 5-6-7 octobre 1998


I

publiés par

Giuseppe Di Stefano et Rose M. Bidler

44-45 CERES

---



**Moyen Français moyennant quoi?**

«Vae diebus nostris! Quia periit studium litterarum a nobis.» Grégoire de Tours (580)

“No field can be expected to attract talent, unless its charms, advantages, rewards (but also its hazards and challenges) are neatly defined.” Yakov Malkiel (1972)

«En ce qui nous concerne personnellement il *faut* croire à l'avenir de notre discipline; mais quant à nos élèves il ne faut pas leur mentir.» Franco Simone (1975)

Il m'a paru utile de départir mes remarques sur le Moyen français entre langue et littérature. Mais langue et littérature dans le cadre plus large de ce que Franco Simone appelait «culture politique» ou politique de la culture<sup>1</sup>. Je commencerai par la langue – la linguistique historique, pour ne pas dire philologie. Car on ne dit plus philologie, et c'est là déjà un indice important pour notre réflexion, la disparition de la philologie<sup>2</sup>. Ou plutôt son absorption dans d'autres domaines. Parce que la philologie n'a pas disparu, simplement elle se métamorphose. En France on parle plus volontiers aujourd'hui de «linguistique médiévale» que de philologie, ce qui fait sourire certains «durs» de la linguistique, nous soupçonnant d'empêcher sur leur prestige.

---

1. Le présent article sur l'avenir du Moyen français —son avenir institutionnel en tant que discipline universitaire— reprend en les prolongeant vers les racines profondes de notre discipline, des réflexions que j'ai formulées dans une perspective plus immédiate (1940-1990) pour un numéro de *New Literary History* qui avait pour thème, et pour questionnement (le titre du volume s'entourant non de guillemets mais de points d'interrogation) «?Higher Education?» (Beck 1995).

2. Sans doute me verrai-je traiter de Jérémie par certains d'entre nous, encore attachés ou voulant croire encore, à cette Philologie d'antan que Yakov Malkiel envisageait déjà en 1972 comme une «severely endangered discipline» (12). Décédé à Berkeley le 24 avril 1998, Yakov Malkiel n'a pas connu la décision prise quelques mois plus tard, en novembre 1998 à l'Université de Californie à Berkeley, de supprimer le vénérable et enfin vétuste programme de Philologie Romane de Berkeley, l'un des plus prestigieux, l'un des derniers, au monde.

Car oui: histoire de terrain, de territoire. Ce n'est pas en d'autres termes que s'exprimait, il n'y a pas si longtemps, notre regretté ami Daniel Poirion envisageant ce qu'il appelait «l'impérialisme des historiens à l'égard de la littérature». «Il nous faudra», ajouta-t-il, «garder le contrôle de notre future publication; nous risquons d'être dépossédés». Concurrency respectueuse et amicale, dira-t-on. Sans doute. Mais son impeccable politesse<sup>3</sup> n'excluait pas chez Daniel Poirion la lucidité, et il était parfaitement lucide lorsqu'il calembourait, avec cette élégante bonhomie qui ne doit pas faire allusion, sur «la Terre des historiens». C'était en 1985 lorsque Daniel Poirion présidait à Provins une journée de travail consacrée à un thème proche du nôtre: l'état présent et l'avenir, pour l'ancien et le moyen français, de la recherche.<sup>4</sup>

La recherche vit et meurt, reconnaissons-le tout de suite, de considérations financières. Subsidés, crédits, argent. C'est pourquoi la philologie ne saurait faire concurrence à la linguistique. Dépossédée donc la Philologie, cette grande dame des générations antérieures de médiévistes? Quant à cette «nouvelle philologie» dont parlaient quelques entrepreneurs il y a une dizaine d'années, les uns par nostalgie les autres par convoitise, on n'en parle plus guère, ou guère sérieusement.

Reste donc la «linguistique médiévale» face à laquelle se tient l'histoire littéraire désormais absorbée, quant à elle, dans différentes sociologies et philosophies. Son bilan à elle du moins n'est pas déficitaire. Que de nouveaux textes édités! Et de ceux qu'on connaissait déjà, que de nouvelles lectures coulées dans les moules finement façonnés des différents militantismes de nos jours. Et pour les jours à venir? Je ne mets pas en doute les possibilités de renouvellement. On peut faire parler les vieux textes de tout et de n'importe quoi. Le problème est plutôt de savoir à *qui* les fera-t-on parler. On ne lit pas, on ne lit plus, on ne lit guère. Vous savez bien ce

3. Le mot politesse est bien pauvre, bien en-dessous de ce que je voudrais lui faire dire ici. Je l'utilise à un premier degré, faute de mieux, au sens étroit dans lequel on l'entend ~~employer~~ pour caractériser la manière dont sont conduites en France, publiquement, les affaires. Mais chez Daniel Poirion c'était bien plus et bien mieux que cela. C'était aussi, à un deuxième degré, un ensemble de capacités intellectuelles et une palette affective qui relèvent, dans les âmes moins profondes et moins richement fournies que la sienne, de ce qu'on appelle la diplomatie, la discrétion, le savoir-faire. Mais plus encore qu'une façon de faire, c'était chez lui une façon d'être, une fine chorégraphie du regard, de la parole, du geste et de la voix, qui dépassait infiniment les tours et détours rituels de cette politesse publique et de cette diplomatie avertie françaises, pour atteindre à une adresse, un charme, une séduction, qui me font penser à Aristote définissant la rhétorique tout simplement comme l'art de faire jouer, dans une situation donnée, tous les moyens disponibles de persuasion.

4. Poirion, pp. 1, 10.

qu'en disent les statistiques. Comment en sommes-nous arrivés là? L'angliciste Kernan de Princeton dans *The Death of Literature* parle d'un réseau complexe de causes diversement imbriquées. Mais on peut simplifier. Il n'est pas difficile en effet de voir que les fonctions qu'assuraient autrefois les livres, exclusivement ou principalement, sont aujourd'hui dévolues à d'autres moyens d'expression, à d'autres médias. Notre culture n'aurait-elle donc plus besoin du livre? Il est certain qu'on apprend de plus en plus à s'en passer. C'est d'une autre façon que marchent aujourd'hui les principales machines de la culture et de la politique, machines à ambitus multinational et finalement transnational: hors de la portée des nations, hors de portée de l'emprise des lois et des langues des nations individuelles. Par internet et satellites plane impérieusement le Commerce Planétaire dont les langues et les lois n'ont que faire de nos manuscrits, de nos incunables, de nos presses, et de la plupart de nos livres. Pour la gestion de la planète, la culture du livre cède désormais la place à la culture du livret — électronique — de comptes qui volent.

Face à cette mondialisation du commerce et de la culture, les augustes «humanités» qui occupaient dans nos universités jusqu'aux années 1960 la place centrale, ont subi dans les 30 dernières années de massifs «désinvestissements» sur tous les plans (effectifs, crédits, prestige, influence). Ces déperditions viennent d'être scrutées de près par deux chercheurs de Harvard qui, après en avoir dressé un long et pénible bilan, concluent à la disparition imminente de la traditionnelle culture occidentale, désormais surnuméraire sur une scène globale qui ne se tiendrait plus que par l'argent. Faut-il croire que les 30 dernières années de chute libre des humanités entraîneront l'effondrement des 30 derniers siècles de civilisation occidentale?

For three millennia in East and West the Humanities have been associated not only with imaginative art but with the world of affairs and professions —law, medicine, trade, government.... If nothing changes.... we will soon be looking not at a weakened tradition of humanistic learning and education, but a defunct one.<sup>5</sup>

Crise, déclin, disparition? Certes. Mais crise par rapport à quand, par rapport à quoi? Les courtiers de la bourse américaine en cessant de réaliser des profits de l'ordre de 25% par an ne parlent pas en ce moment de crise mais de correction, de redressement, d'un marché temporairement surchauffé. Il en va de même de notre cléricature —ou peut-être préférerez-vous de notre «corporation». Car nous aussi on a connu des crues enrichis-

---

5. Engell and Dangerfield, p. 111.

santes, des périodes d'inflation. Mais regardons plus loin. Dans l'ensemble de notre histoire —depuis, mettons, Aristote, pour arrondir—, on a toujours été relativement peu nombreux dans les arts et métiers du langage. Et, plus important, dans notre discipline *on a toujours vécu de patronage*. Donc quand j'entends parler de «crise» dans notre compagnie je ne réagis plus. Pour le français j'ai si longtemps entendu parler de crise que je ne me souviens d'avoir jamais connu autre chose. Et cependant nous sommes encore là.

Je ne dis pas cela d'une façon légère. Quand on a vu disparaître postes et programmes, cours et étudiants, on a le droit de ne pas aimer entendre dire que notre profession a toujours été précaire, notre métier marginal depuis toujours<sup>6</sup>. Ou d'entendre assurer que la crise actuelle n'est qu'apparante, pas même une anomalie mais le simple redressement d'un marché académique momentanément surstimulé, le moment d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années d'après-guerre. Pas même une erreur de calcul mais un reflux à l'intérieur des marges normales où se jouent les flexions de macrosystèmes économiques. Reste qu'en Amérique du Nord comme en France et ailleurs, la perspective des langues et des littératures anciennes se présente, pour le mieux, comme, disons, problématique. Pour ce qui est de l'ancien français, Michel Zink a dressé naguère un sobre bilan (1996), comme peu avant lui en Amérique du Nord une dizaine de médiévistes francisants réunis en colloque pour s'interroger, selon le titre de leurs débats, de «L'Avenir du Moyen Age» (Paden éd. 1994).

Dans ces conditions serait-il pervers de ma part si j'osais parler d'aubaine? Je vous prie, avant de me lapider, de réfléchir un peu à ceci: Dans un monde universitaire vraiment postapocalyptique, une discipline comme la nôtre, délestée de considérations étrangères à sa nature et affranchie de contraintes éloignées de ce qui fait son intérêt, ne serait-ce pas une aubaine? Pour voguer lestement, allègrement, comme cette vaillante petite nef qui figure sur les armes de la ville de Paris (*fluctuat nec mergitur*), combien nous faut-il d'équipage, de passagers, de fret? Déjà nous avons moins d'étudiants, moins de cours. Moins de gens qui font carrière? Alors moins de carriérisme. Moins d'auteurs, moins d'ouvrages? Mais les mauvais l'ont toujours emporté sur les bons. Peut-être pensez-vous, à ce propos, au célèbre essai «Des livres» où Montaigne s'en plaignait déjà. Ou peut-être plus près de nous à cette page lancinante où Michel Zink fustige

6. Michel Zink en dernier lieu fait plusieurs fois allusion à cette marginalité, comme avant lui Le Goff, Zumthor, Poirion... (Zink 1996:30, 32, 38, 39)

brillamment l'ineptie multitudineuse de l'érudition médiéviste des 30 dernières années<sup>7</sup>. Oui, il y a trop de mauvais ouvrages. Mais il y a aussi trop de bons. On n'en lira jamais la moitié ni le quart. En supposant qu'on lise. «Comment croire, Seigneur, que le monde existe pour aboutir à un livre quand tout indique que c'est désormais pour aboutir à un clip?» disait naguère Régis Debray.

Et comment, à ce compte, ne pas voir à l'horizon des lecteurs d'un autre type? Comment ne pas voir venir vers nos cours de l'an 2000 des étudiants, moins nombreux, mais sachant du moins lire. Et qui lisent, déjà, pour le plaisir. Par déjà je veux dire des jeunes gens à qui on n'aura pas besoin d'apprendre à lire. Ni de leur expliquer *pourquoi* on lit «ces vieilles choses». Dont on fera des chercheurs sachant partager. Et même des universitaires, quelques-uns qui auront survécu, sachant plus se donner à l'enseignement que s'adonner au professorat. Sachant s'intéresser aux ouvrages des autres pour autre chose que ce qu'on peut ou doit en tirer pour les siens.

Vous souriez. Vous admettez le problème mais peut-être avez-vous du mal à voir de cette façon la république des lettres dans l'Université du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais telle est déjà la situation dans les arts et métiers voisins des nôtres: la musique, par exemple, et l'histoire de l'art. Contrairement à ce qu'on fait habituellement aux langues et littératures nationales, nos voi-

---

7. Dans des propos indélicats (mais combien salutaires!) sur la surpublication, Michel Zink constate que «On a plus publié sur la littérature française du moyen âge de 1960 à 1980 que des origines de la philologie à 1960. Et les choses n'ont fait qu'empirer depuis. Empirer: j'emploie le mot à dessein. Cette inflation de publications est un fléau. La plupart ne sont pas nécessaires. Elles transforment le travail du chercheur en un parcours aride et désolant, l'embourbent dans des compilations abrutissantes. Elles encombrant les bibliographies. Leur dépouillement coûte en énergie, en temps, en argent infiniment plus qu'elles ne valent, surtout, bien entendu, quand elles ne valent rien. Trop peu parmi elles apportent des connaissances réellement nouvelles et décisives sur les textes, les œuvres et les auteurs. Trop peu de celles qui visent au commentaire et à l'interprétation ont la tournure et l'élégance sans lesquelles il n'y a, dans notre domaine, pas d'idée qui vaille. N'est-ce pas assez de connaître la littérature du moyen âge, de la goûter, de la comprendre, de la faire aimer à des étudiants si on a la chance de l'enseigner? Pourquoi cette rage d'écrire? A quoi bon écrire quand on n'a rien de nouveau à dire? A quoi bon écrire quand on écrit mal? Je ne m'érige pas en censeur: je suis coupable autant qu'un autre, plus que beaucoup. Nous écrivons presque tous plus vite que nous ne pouvons apprendre, comprendre, réfléchir et sentir. Nous perdons à écrire le temps précieux que nous pourrions y employer. Nous sommes pareils à ces touristes qui ne cessent de prendre des photos et ne voient jamais rien. Nous écrivons sans même nous demander si nous sommes lisibles, si quelqu'un, si n'importe qui pourrait avoir envie de nous lire autrement que par complaisance ou par devoir; si quelqu'un si n'importe qui pourrait nous lire avec plaisir et avec profit. Au seuil d'une longue soirée paisible, au coin du feu ou au fond de notre lit, choisirions-nous de nous lire nous-mêmes?» (1996:37-38)

sins ne songent guère à mettre la théorie de la musique ou l'histoire de l'art au service d'une guérilla culturelle. Ni au service de la fabrication de meilleurs citoyens. Ces disciplines sont moins entachées des prétentions que les nôtres ont cru bon d'assumer. Et exemptes par conséquent des malentendus dont la littérature —comme l'histoire et la philosophie— se sont laissé accabler. Entendons-nous: je veux bien qu'on fasse tout ce qu'on veut en littérature: philosophie, sociologie, anthropologie, psychologie et tout le reste. Mais il faut bien qu'on fasse *aussi* de la littérature en littérature car les philosophes et les historiens et les sociologues et les anthropologues et les psychiatres ont leurs propres départements, et leurs propres cours, et de plus en plus de nos étudiants.

Ceux que j'appelle «nos étudiants», si on leur parle aujourd'hui de «belles lettres», ils pensent devoir en sourire. Même ceux d'entre eux dont la sensibilité les aurait portés autrefois vers nous. Autrefois de tels jeunes gens aspiraient aux lettres. De nos temps ils se rabattent sur elles. Et demain? Demain comme aujourd'hui ils lisent et écrivent d'autres histoires, d'autres scénarios, dans d'autres langues. Numérisées, pour les écrans grands et petits. Et pour des publics plus grands que les nôtres. Les clips à la place des livres? Mais il est inutile de s'alarmer, s'attrister, s'indigner. Les grandes transitions apparaissent toujours comme des crises. Au lieu de les déplorer, ne vaut-il pas mieux se résoudre à les traverser? Pour nous, et notre «crise des humanités» et «crise des débouchés», je ne crois pas trop délirer si je préfère les envisager dans une durée plus longue, en me disant que les études littéraires comme les langues anciennes, fourvoyées quelque temps dans d'autres espaces, sont aujourd'hui en passe d'être ramenées dans leurs propres confins, pour rejoindre les autres arts et artisanats de type moins commercialisable et moins récupérable, quittes à redevenir comme autrefois un métier ou une profession plutôt qu'une carrière ou un sinécure.

Nous ne gagnons pas à être trop nombreux — au contraire. Quand on pense aux naufragés de notre enseignement en français —cent martyrs pour un agrégé ou un PhD, deux cents trois cents chômeurs pour une nomination à un poste décent—, il est bon de se rappeler ce qu'a dit Aristote de la carrière de philosophe. Et en pensant à lui je pense aussi, plus près de nous, à l'un de ses disciples 20 siècles après, un Italien, à Paris, du nom de Girolamo Aleandro (1480-1541), Jérôme Aléandre en français. Brillant helléniste et hébraïsant, Aléandre débarque à Paris en 1508 avec quelques livres, quelques croûtes de pain. Vous connaissez le canevas. Il donne des

leçons de grec et vit dans la pénurie la plus... classique. Un jour en 1511 il écrit à Érasme, dont il avait suivi le conseil de monter à Paris, une sombre lettre dont je tire les lignes suivantes, qui me reviennent à l'esprit parfois, quand de nos jours on parle de «crise»:

Je vis, mais au jour le jour. J'ai de quoi me vêtir, des livres, de quoi vivre. Mais dans ma bourse tu ne trouverais que des toiles d'araignées. On me répondra: «Mais tu es philosophe, tu n'as pas à te soucier de ces misères.» J'en conviens, et pour être philosophe et chrétien, je suis exposé aux chagrins, à la vieillesse, et à la mort. Quand il faut faire face aux nécessités de la vie, si l'argent manque la littérature ne t'offre d'autre secours que les doctrines vaines et boursouflées des stoïciens. Donc quant à moi je me range au jugement des siècles, et je préfère Aristote qui affirme qu'avant la philosophie, il faut chercher les richesses<sup>8</sup>. (Ma traduction, légèrement moins circonspecte que celle qu'en donne Renaudet, 613)

Et ainsi fit-il. Renaudet en résumant sa carrière le met au premier rang des hellénistes de sa génération, fondateur des études grecques à Paris, co-auteur avec François Tissard de la première grammaire de l'hébreu publiée en France. Et le voilà qui en quelques années devient vedette. «Jamais professeur parisien n'avait obtenu pareils triomphes» rapporte Renaudet à propos d'une conférence publique qu'Aléandre donnait en 1512 sur la poésie latine. Devant un public immense. Deux mille personnes. «Ni en Italie ni en France» avoue-t-il modestement dans une lettre, «je n'ai vu plus auguste ni plus nombreuse assemblée d'hommes cultivés» (611). «Tous *du plus haut rang*» ajoute-t-il. Je souligne «du plus haut rang» car n'oublions pas que c'est de patronage que nous parlons. «Des généraux des finances [!], des conseillers, des avocats royaux, nombre de recteurs, des théologiens, des jurisconsultes, des principaux, des régents de toute profession» (611). Élu recteur de l'Université de Paris en 1513 —deux ans seulement après cette lettre à Érasme sur sa misère— Aléandre se retrouve cossueusement casé dans un posté prestigieux, poste éminent qu'aucun autre Italien n'avait occupé depuis Marsile de Padoue quelque 200 ans auparavant (1312). Ayant su se ménager de puissants patrons (Renaudet les appelle plus discrètement «d'utiles amitiés») Aléandre n'arrête pas de monter, devenant secrétaire du Chancelier et membre de divers conseils du roi, pour finir enfin Cardinal, et comblé. Voilà donc comment ce famélique immi-

8. «Vivimus tamen, vivimus, sed in diem, nec desunt nobis vestes, non libri..., non utensilia. Sed in thesauro nichil praeter araneorum telas invenias. Es (dicet quispiam) philosophus, nec te curare ista satis decet. Fateor me quidem esse philosophum et christianum et propterea mortalem curis, egritudinibus, senectuti, morti obnoxium. In quibus necessitatibus si pecunia non suppetat, nichil tibi adferant litere praeter inanem quandam et tumidam stoicorum persuasionem. Quibus ego cum iudicio seculorum prefero Aristotelem, qui quendas prius divitias quam philosophiam censuit.» (Renaudet 613n1)

gré, toujours fidèle à son pragmatique précepte d'Aristote, a pu concilier Philosophie et Richesses, religion et relations.

Qu'on ne se méprenne pas sur l'ironie de ce cocasse exemple. Je ne propose pas Aléandre comme modèle, mais bien comme exemple, prenant ces deux mots par là où ils divergent dans l'usage et en faisant abstraction de leur synonymie partielle. Un modèle, on le suit ou on ne le suit pas, et ce choix définit une prise de position. Un exemple, par contre, peut n'être qu'un échantillon, un spécimen, une instance; la charge sémantique du mot est éthiquement neutre, en deça de toute subjectivité. Dans ce cas (l'exemple-*sample*) le choix ne consiste pas à suivre ou ne pas suivre mais seulement à reconnaître ou ne pas reconnaître. C'est dans ce sens-là que Aléandre est là, devant nous, avant nous, un exemple. Libre à chacun de reconnaître ou non les réalités économiques et leurs rapports avec les choses de l'esprit. Libre à chacun de trouver les propos d'un Aléandre sobrement honnêtes et réalistes ou au contraire vulgaires et basement matérialistes. Mais ce dernier point de vue serait à mon avis gravement erronée, car Aléandre n'ignore pas le dilemme; au contraire il l'inscrit en toutes lettres dans la prosopopée citée plus haut: «Mais tu me diras “tu es philosophe”» etc. On voudrait —n'a-t-on pas toujours voulu?— que nous trouvions désagréables, désobligeantes —donc inavouables, indicibles— ces vulgaires considérations d'argent. (Mais tu es philosophe... *mais tu es chercheur*...) Qui n'y voit pas la leurre? Qu'on choisisse de se laisser leurrer, tant pis ou tant mieux; mais on ne doit pas sacrifier sur l'autel d'un passé disparu l'avenir de ses étudiants et de ses jeunes collègues en leur répétant tel Tubal Holopherne les vaines piétés qu'on ne comprend pas ou dont on a perdu la clé. Qu'on prenne donc un Aléandre comme modèle ou comme exemple, reconnaissons au moins sa lucidité. Il connaît parfaitement le jeu de l'interdit, comme l'ont toujours connu philosophes et écrivains, musiciens et artistes, de tous temps.<sup>9</sup>

On a toujours vécu de patronage dans notre discipline, voilà pourquoi je raconte cette homélie sur Aléandre et Aristote. J'aurais pu évoquer la moralité d'Etienne Dolet et les obséquieuses préfaces qu'il écrivit en quête de patronage, et que Claude Longeon a réunies en voulme<sup>10</sup>. Nous aurions pu nous pencher sur l'épître que le jeune Rabelais adressa en 1521 à Budé, ou sur ses épîtres dédicatoires à d'Estissac (1532) et au Cardinal Du Bellay

9. Auquel propos disait Oscar Wilde: «Lorsque les banquiers bavardent entre eux à table, c'est d'art qu'ils parlent, alors que les artistes en dînant ne parlent que d'argent».

10. Dolet, *Préfaces françaises*... (1979).

(1534), ou sur ce tour de force d'éloquente servilité qu'est la *Sciomachie* que Rabelais dédia au même cardinal patron en 1550.<sup>11</sup>

Comment donc s'étonner qu'ayant toujours vécu de patronage nous ayons toujours vécu en crise? Nous comme nos prédécesseurs grands et petits. Semblable à nous, le clerc lettré en France aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> siècles ne cultivait pas toujours les *humaniores litterae* pour le seul amour de la langue. Gilbert Ouy raconte le cas d'un jeune secrétaire dans la chancellerie royale, amoureux de lettres antiques mais aussi de la fille d'un sien collègue haut placé dans la magistrature. Dans une belle lettre étincillant de rhétorique d'école, l'apprenti s'évertue à se montrer digne de la fille du maître. Et Gilbert Ouy d'observer que cet étalage de latin acrobatique et de mythologie païenne ne constitue en toute probabilité qu'un «spécimen fort banal» d'un genre que nous qualifierions aujourd'hui de «style demande de bourse».<sup>12</sup>

Ces anecdotes —elles sont innombrables— nous rappellent toutes la même leçon: la précarité pérenne du patronage dont vivent humanistes et humanités. Qu'on l'appelle plutôt budget, crédits, subsides, soutien financier si on veut. C'est dans tous les cas un système autoréglant, cybernétique en ce sens que l'équilibre du moment est toujours celui qui lui convient, celui dont on a pu persuader le patron de la nécessité. En termes économiques on peut parler de laissez-faire—ou de se laisser faire; en définitive c'est à nous de persuader le patron. A nous de valoir la peine qu'on nous écoute ou qu'on nous lise. Et en cela nous sommes de plus en plus loin du compte, comme disait Michel Zink se demandant «si quelqu'un si

11. Titre complet: *La Sciomachie et festins faits à Rome au palais de Monseigneur révérendissime Cardinal Du Bellay, pour l'heureuse naissance de Monseigneur d'Orléans. Le tout extrait d'une copie des lettres écrites à Monseigneur le révérendissime Cardinal De Guise, par M. François Rabelais, docteur en médecine.* Textes dans l'édition Boulenger.

12. «Nous avons vu ... le jeune Jean Lebègue faire étalage devant Pierre L'Orfèvre, dont il aspirait à devenir le gendre, non seulement de sa dévorante ambition, mais aussi et plus encore de son latin acrobatique et de sa connaissance de la mythologie païenne. N'est-ce pas parce qu'il entendait faire de cette épître de demande en mariage un «chef d'œuvre» au sens le plus concret et le plus artisanal du terme? Il est d'ailleurs bien possible que se fût instaurée dans ces milieux des chancelleries une habitude de mettre ainsi à l'épreuve le savoir-faire d'un jeune clerc souhaitant épouser la fille d'un collègue plus haut placé, et ce texte, le premier de son espèce qui ait été retrouvé, n'est peut-être en réalité qu'un spécimen fort banal.

Pour les secrétaires royaux ou princiers, la culture est d'abord affaire de compétence professionnelle, et le beau style affaire d'efficacité. Ils n'avaient pas attendu Clausewitz pour comprendre que la politique et la guerre ne diffèrent que par les moyens mis en œuvre, et ce n'était certes pas par boutade que Giangaleazzo Visconti disait du chancelier de Florence Coluccio Salutati, l'un de ses pires ennemis, qu'une seule de ses lettres valait mille hommes d'armes...» (Ouy 38-39).

n'importe qui pourrait nous lire avec plaisir et avec profit» (cf. note 7). Michel Zink n'a pas tort de relever avec cette franche sévérité ce qu'il y a d'excessif et de vain dans notre bilan; avant ces deux pages de fustigeante fraternelle correction, il en a proféré dix, pleines de souvenirs aimables, de louanges lucides, d'appréciations pondérées et judicieuses. Et pour aboutir après tout cela à un pronostic plutôt positif, mais sans faux optimisme.

\* \* \*

J'ai commencé en départageant langue et littérature. Pour conclure je reviens à cette question de l'avenir du français d'avant 1500. Vous savez qu'en France si on se découvre étant étudiant une vocation pour l'enseignement du français, il faut que cette vocation soit sanctionnée par un concours national de sélection. Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que ces concours comportent obligatoirement, quelle que soit la période de spécialisation, une épreuve d'*ancien français*. Voulez-vous étudier Marivaux, ou faire une thèse sur Nathalie Sarraute? Fort bien mais votre concours n'en comportera pas moins une épreuve d'ancien français. Quelque période ou quelque niveau d'enseignement que vous visiez —université, collège, lycée—, l'épreuve d'*ancien français* est requise aussi bien au CAPES qu'à l'agrégation de lettres modernes, ainsi qu'à l'agrégation de grammaire. Cette épreuve qu'on appelle officiellement «Étude grammaticale et stylistique d'un texte français antérieur à 1500», porte sur une œuvre médiévale qu'on aura inscrite cette année-là au programme de littérature. Et c'est une rude épreuve, que Ambroise Queffélec et Roger Bellon décrivent dans leur manuel de «linguistique médiévale» (1995) comme

une épreuve redoutée de la plupart des candidats en raison de sa technicité puisqu'elle requiert à la fois un bon niveau en grammaire française et une solide connaissance de l'ancienne langue. Comme son coefficient n'est pas très élevé, certains candidats ne jugent pas utile de s'y préparer sérieusement ... (7)

*Kein Wunder*. Une épreuve d'ancien français, une *redoutable* épreuve d'ancien français pour *lettres modernes*? Bien sûr, disent les uns<sup>13</sup>. Inutile et périmée disent les autres; relique d'un autre âge. En effet, demandez à un médiéviste français à quand remonte la législation selon laquelle les lettres modernes commencent au moyen-âge. On vous dira que le concours existe depuis au moins la deuxième guerre mondiale et que l'épreuve

13. Ainsi dans cette formule concise de Jean Batany: «Il serait inconcevable que celui qui se pique d'une culture française approfondie, et à plus forte raison celui qui veut enseigner le français, ignore la langue et la littérature du Moyen Age».

d'ancien français a toujours existé, ce qui incite à croire qu'elle existait à l'agrégation depuis une haute antiquité, c'est-à-dire depuis la III<sup>e</sup> République.

Et, plus loin encore, inutile de rappeler à cette assistance que la notion «Lettres Modernes» s'opposant à «Lettres Classiques», remonte à la Renaissance. Elle prend pied au XV<sup>e</sup> siècle, se fixe dans les esprits au XVI<sup>e</sup>, se répand et se banalise si bien qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> Fontenelle et Perrault dans la querelle des «Anciens et des Modernes» obligent déjà leurs successeurs à inventer la postmodernité car la modernité c'était déjà eux, la Renaissance, le classicisme. Et bientôt c'était aussi le Moyen Age lorsqu'on en venait à appeler moderne tout ce qui n'est pas antiquité. «Par extension» comme disent les lexicographes. Et on en est resté là pour les lettres modernes jusqu'à ce jour. Mais jusqu'à quand —c'est notre gageure— cela peut-il durer? En dehors d'une histoire officielle pour laquelle les bornes de la modernité n'ont pas bougé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, qui aujourd'hui est de cet avis? Toujours est-il que les candidats aux concours sont tenus de se plier à ce paradoxe selon lequel ce qui était moderne il y a 300, 400 ans peut ou doit encore être tenu pour tel aujourd'hui.

Cependant l'Université ne joue plus le jeu. La plupart des facultés de lettres en France ont cessé d'exiger dans le cursus de lettres modernes des cours obligatoires d'ancien français. Oui les *connaissances* d'ancien français restent obligatoires pour les concours, mais non les cours. A ma connaissance —et je tiens ces renseignements d'une centaine d'étudiants en licence à qui j'ai eu l'honneur et le plaisir de faire des cours d'ancien français à l'Université de Tours en 96-97— il n'y a actuellement, parmi la cinquantaine des facultés de lettres en France<sup>14</sup>, qu'une minorité qui rend obligatoire l'ancien français dès le premier cycle, dès le D.E.U.G. Étant donné la dispersion des enseignements et l'autonomie relative laissée par le ministère depuis quelques années, il faudrait les parcourir une par une si on voulait dresser un relevé exact<sup>15</sup>. Mais une telle enquête pourrait s'avérer vaine à l'heure actuelle où il semble être fortement question d'une réforme; les bruits les plus divers se répandent, mais rien de clair ne vient, du moins

---

14. Près de 40 publiques, 5 ou 6 catholiques, plus les trois Écoles Normales Supérieures.

15. A cet effet je me suis adressé à la «Société des médiévistes français» par l'intermédiaire de son trésorier, Gérard Gros (Amiens) qui a transmis ma question au président Armand Strubel (Avignon), lequel à son tour devait proposer à l'assemblée générale de la Société en janvier 1999 une enquête sur la forme et l'importance de leur enseignement de l'ancien et du moyen français dans les différentes universités.

pour l'instant. Or ce qu'il faut en retenir ici, pour nos bilans et nos pronostics concernant le moyen français, c'est qu'il est indéniablement grâce aux étudiants se destinant à l'enseignement et donc obligés à préparer les concours, que le français d'avant 1500 continue à être enseigné en France. Le plus grand nombre de ces étudiants est constitué par les candidats au CAPES, concours de recrutement des professeurs de collèges et de lycées auquel on se présente généralement un an après la licence. C'est à eux que se destinent tout particulièrement les manuels et les textes au programme, à eux donc qu'on doit d'enseigner encore l'ancien et le moyen français car ils sont cinq à dix fois plus nombreux que les agrégatifs.

Qu'est-ce qu'il faut entendre quand dans un domaine donné on se met à supprimer les cours qui le nourrissent? Ce n'est pas seulement en France que disparaît l'ancien français obligatoire, c'est aussi ailleurs en Europe, comme en Amérique du Nord. Disparaissant comme avant lui le latin. Et comme avant le latin le grec. Ces faits peuvent être datés, donc ils sont historiques. Chacun sait par exemple que c'est en 1905 qu'a été supprimée la thèse obligatoire en latin à la Sorbonne. Joseph Bédier, mort il y a tout juste 60 ans, en 1938, soutint la sienne sur «Nicolao Museto (Gallice: Colin Muset)» en 1893, voilà plus d'un siècle. Dans notre xx<sup>e</sup> déjà finissant, déjà fini, croit-on que cette épreuve d'ancien français aux concours de lettres modernes puisse tenir plus longtemps le coup? Et quand disparaîtra ce noble anachronisme, on verra disparaître avec lui tout un monde – et tout un commerce, toute une industrie. Je parle des manuels et des guides, des éditions et des traductions des «textes au programme des concours»<sup>16</sup>. Tout un pan du patronage de nos belles lettres par le pouvoir, par l'État. Quelle triste aubaine alors pour le collectionneur de textes médiévaux (comme nous l'avons été tous). Pensez à la débandade. D'un jour à l'autre tous ces beaux textes des CFMA soldés moitié prix dans les librairies, du moins dans la poignée de librairies où on les trouve encore, puis de fil en aiguille se retrouvant dans ces corbillards que les librairies parquent sur leurs trottoirs, 10F, 5F, comme déjà les désuets classiques des Livres de Poche ayant servi de pâturage aux concours d'antan.

Sans doute proposera-t-on d'abord d'avancer la date de 1500 à 1600 aux concours. Tel est déjà de plus en plus l'état de fait pour les traductions

---

16. «Pour se préparer à l'épreuve, les candidats disposent d'environ une dizaine de mois puisque le BOEN publie fin mai le programme des agrégations et que par tradition la partie du texte d'ancien français au programme des agrégations de grammaire et de lettres modernes sert aussi de texte d'étude pour le CAPES de lettres modernes». (Queffélec et Bellon, 8)

dans les manuels scolaires. Alors le moyen français ... ne disparaîtra pas; il sera lu en traduction, comme l'ancien français, cet autre latin impérissable et cependant perdu. Pas complètement perdu j'en conviens, mais relativement. A quoi bon couper les cheveux en quatre quand il y a le feu à la maison? Si j'avais à miser sur les dialectes défunts du latin, je dirais aux spéculateurs de garder à l'oeil le vieil espagnol, langue soeur de la nôtre mais dont le capital culturel monte, et de façon spectaculaire dans les Amériques, à mesure (et non par hasard) que le vieux français recule. Mais cela est une autre histoire.

Voici pour conclure quelques constats. D'abord il faut admettre que les humanités ont toujours évolué au sein d'un «âge d'argent». Et que les barbares ont toujours été déjà à l'intérieur de nos portes. Que perdre —et que gagner— si nous cessions de confondre entre eux les arts libéraux anciens et modernes, et de confondre ceux-là avec «les humanités»? Et si nous cessions de confondre la pratique professionnelle de ces dernières en tant que disciplines universitaires à l'intérieur de structures institutionnelles modernes, avec l'esprit sans âge qui les anime, une certaine façon de faire et de dire, de penser et de croire, et de faire penser et croire — une certaine façon enfin d'entendre et d'entendre vivre la vie humaine? Trente ans de crise vont-ils démanteler 3000 ans d'héritage humaniste et classique? Cela fait cependant 500 ans, mille ans, qu'on dit des choses semblables.<sup>17</sup>

\* \* \*

Alors... «Moyen Français moyennant quoi?» Moyennant peut-être pas tellement. Moyennant trois ou quatre choses plutôt modestes et faisables:

1) *la foi, l'engagement*, voire une certaine *obstination* en ce qui concerne notre attachement au français;<sup>18</sup>

2) *le travail*, beaucoup de travail—patient ou acharné, mais constant et consenti, comme la respiration et le battement du coeur;

17. Aussi rejoignons-nous les propos jérémiadisants cités en exergue à cet article. En effet les cris d'alarme que poussaient les humanistes émigrés fuyant devant les barbares à la chute de l'Empire romain d'orient (1453) font écho à cette formule que cite Grégoire de Tours en 580 «Malheur à notre temps car l'étude des lettres a péri parmi nous» (*Histoire des Francs*, avant-propos).

18. De cette obstination, consciente et inconsciente, on voit de saisissants exemples dans tout ce qui, ici-même à Montréal, maintient le français en vie, et en lutte, contre l'anglais—ce fier et féroce attachement des gens à leur langue, autant francophones qu'anglophones, enfoncés dans leur ethnicité les uns truculents les autres tranquilles, l'assumant tout naturellement et sans y penser; mais chez tous, la force de cet attachement indentitaire paraît garantir pour encore longtemps l'intérêt pour le français sous toutes ses formes.

3) *l'initiative et la direction* qu'apportent à nos travaux de plus en plus isolés les uns des autres, nos chefs et organisateurs—comme Giuseppe DiStefano à qui nous nous devons de rendre hommages et remerciements;

4) enfin *le patronage*, support matériel minimum. Combien? Combien peu? Nous avons vu —j'ai tâché de le rappeler ici— que notre domaine, la vigne où nous labourons, produit ou prospère selon que l'arrosage varie. Mais il produit peut-être mieux lorsqu'il ne prospère pas. En France, contrairement à la Californie, il est interdit d'arroser les vignes. Le raisin en est plus rare, mais il est meilleur. Comme dit donc le vigneron à propos de vignes et de champs : « que les plus desséchés sont les champs les plus beaux » ; le nôtre est donc promis à de fort beaux travaux.

### Ouvrages cités

- BATANY, Jean. *Français médiéval*. Paris: Bordas, 1972.
- BECK, Jonathan. «After New Literary History and Theory? Notes on the MLA Hit Parade and the Currencies of Academic Exchange». *New Literary History* 26 (1995): 697-709.
- BÉDIER, Joseph. *De Nicolao Museto (Gallice: Colin Muset). Francogallico carminum scriptore. Thesim facultati litterarum Parisiensi*, 1893.
- DOLET, Étienne. *Préfaces françaises*. Éd. Claude Longeon. «Textes Littéraires Français», 72. Genève: Droz, 1979.
- ENGELL, James and Anthony DANGERFIELD. «The Market-Model University. Humanities in the Age of Money», *Harvard Magazine* mai-juin 1998, 48-55, 111. Plus 7 pages de bibliographie commentée disponible sur Internet ([www.harvard-magazine.com](http://www.harvard-magazine.com)).
- GREGORII EPISCOPI TURONENSIS, *Historia libri decem*. Ed. R. Buchner. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1955.
- KERNAN, Alvin. *The Death of Literature*. Princeton U. Press, 1990.
- MALKIEL, Yakov. «The First Quaterly-Century of *Romance Philology* (and Some Antecedents).» *Romance Philology* 26 (1972): 3-15.
- OUY, Gilbert. «L'Humanisme et les mutations politiques et sociales en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles». In *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, éd. André Stegmann. Paris: Vrin, 1973.
- PADEN, William D., éd. *The Future of the Middle Ages. Medieval Literature in the 1990s*. Gainesville: University Press of Florida, 1994.

- POIRION, Daniel. «Le dialogue avec les historiens». In «Compte rendu de la journée d'étude du 15.6.1985» de l'Unité de recherche UA.411.
- QUEFFÉLEC, Ambroise et Roger BELLON. *Linguistique médiévale. L'épreuve d'ancien français aux concours*. Paris: Armand Colin, 1995.
- RABELAIS, François. *Œuvres complètes*. Éd. Jacques Boulenger. Paris: Gallimard, 1955. Collection de la Pléiade.
- RENAUDET, Augustin. *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)*. Paris: Librairie d'Argences, 1953.
- ZINK, Michel. «Trente ans avec la littérature médiévale. Note brève sur de longues années». *Cahiers de civilisation médiévale* 39 (1996): 27-40.